

Des démineurs sans improvisation

La dépollution pyrotechnique, qui consiste à extraire des sols d'anciennes munitions de guerre, expose en premier lieu à des risques d'explosion et d'émanations chimiques toxiques. La consigne de sécurité première est de tout stopper en présence de visiteurs. La venue de l'équipe de Travail & Sécurité a ainsi interrompu le déroulement de l'activité. Nous avons néanmoins pu reconstituer une journée-type de cette profession hors du commun.



📷 Toutes les journées sur chantier démarrent par une réunion rappelant notamment les objectifs du jour et les règles de sécurité.

l'expérience humaine, cela demande du temps de devenir démineur », explique René Tauziet.

8h20 Départ des deux équipes, accompagnées de deux conducteurs de tracto-bennes qui transféreront les volumes de terre. Afin d'assurer une coactivité en sécurité, chaque équipe intervient dans un rayon d'action bien défini, suffisamment à distance l'une de l'autre. Sur un chantier de dépollution pyrotechnique, cinq zones de rayons croissants sont définies autour des zones de fouilles, avec des consignes de sécurité propres à chacune. Tandis qu'un binôme va vers la bande de terre à creuser, le second, composé de Frédéric Gaillard, démineur, et de Jérémie Vial, aide-opérateur, part sur l'ancien merlon.



REPÈRES

> **LA DIVISION pyrotechnique en charge de la dépollution des restes explosifs de guerre au sein de Suez Remédiation compte 25 membres répartis en deux pôles : les travaux, qui intervient sur le terrain ; et les méthodes, qui effectuent toutes les études en amont, l'ingénierie des prestations de sécurisation et des travaux de dépollution en phase d'exécution, ainsi que la R&D spécifique aux métiers de la dépollution.**

8h00 Réunion à la base-vie, animée par le responsable de chantier, René Tauziet. Lors de ce brief quotidien, il attribue les zones de travail pour la journée aux deux équipes, organisées en binômes, revient sur les derniers événements survenus, fait des rappels de sécurité. Le présent chantier de dépollution se situe sur une ancienne base militaire aérienne dans la Marne. Prévu pour durer 15 semaines, il consiste à dépolluer une emprise pour un futur usage technique. Il s'organise en deux parties : d'un côté, traiter et déplacer un merlon de terre de 15 000 m³ sur une autre zone de la base ; de l'autre, sécuriser une bande de terre de 5 m de large sur 1,20 m de profondeur où il est prévu de poser une clôture. De par son histoire, la Marne comporte dans ses sols une innombrable quantité de munitions, issues principalement de la Première Guerre mondiale. La terre du merlon, apportée il y a une trentaine d'années ici, contient quelques restes d'explosifs. La zone de la clôture n'ayant pratiquement pas été remaniée peut contenir des munitions dans le sol. Le rôle des démineurs est d'identifier si les munitions mises au jour présentent des risques, et de les gérer selon leur nature et leur dangerosité. Tous sont d'anciens militaires. « *L'expérience professionnelle acquise dans l'armée est la seule école qui existe, notre métier repose sur la connaissance et*

📷 Chaque munition ne présentant pas de risque est marquée à la bombe de traçage.





© Gaël Kerbaol / INRS / 2020

électrogène tous les mardis, réunions avec la maîtrise d'ouvrage tous les mercredis, commandes et livraisons de fournitures diverses, gestion des relations clients...

15h00 Le chef de chantier est appelé par un des démineurs qui vient de mettre au jour une munition. « On a toujours un plan, mais ça ne se passe jamais comme prévu, sourit-il. C'est ce qui fait l'intérêt du métier. » Il se rend aussitôt sur place pour identifier l'élément *in situ* et décider de la marche à suivre selon sa nature et son état. Faire la différence entre un explosif et un toxique n'est pas toujours aisé. « Comme on dit, s'il y a un doute, il n'y a pas de doute, souligne-t-il, tous les protocoles sont écrits, il n'y a aucune improvisation. » Dans le cas présent, il s'agit d'un reste d'obus de 75 mm ne présentant plus de trace d'explosif, donc inoffensif. Il est posé à proximité du périmètre d'intervention, dans un stock dormant. Il sera vérifié et marqué à la bombe de traçage par deux démineurs pour confirmer son caractère inoffensif.

Depuis le début du chantier, un obus de 155 mm, cinq obus de 75 mm et 20 grenades à manches encore explosives ont été révélées. Ils ont fait l'objet d'une destruction sur site la semaine précédant notre venue. Les munitions encore actives trouvées ne sortent en aucun cas du chantier. Elles sont toujours détruites sur place. Pour prévenir le risque chimique, qui expose à des intoxications ou des brûlures, les démineurs sont équipés d'un

Avant cette phase de terrain, où tout est très séquencé, une étude préalable du sol a été réalisée. « En phase diagnostic, une cartographie de l'ensemble du site nous indique au centimètre près la présence d'anomalies magnétiques dans le sol, explique David Gomez, directeur de division en charge des activités pyrotechniques chez Suez Remédiation. Une étude préalable de sécurité pyrotechnique sur les terrains, qui dure entre 3 et 8 mois, fait l'objet d'une validation par le contrôle général des armées. Toutes les anomalies magnétiques localisées sont potentiellement des objets pyrotechniques, même si les cibles retenues ne s'avéreront pas toutes d'anciennes munitions. » Sur le terrain, un jalon est planté au droit de chaque cible retenue à l'issue du diagnostic. Frédéric en relève un. Il utilise un magnétomètre monosonde pour confirmer sa présence. Le creusement se fait dans un premier temps à l'aide d'une pelle mécanique. Jérémie Vial aux commandes racle délicatement la terre avec le godet jusqu'à environ 50 cm de l'anomalie. Puis Frédéric Gaillard réalise la fin de l'approche manuellement. Jérémie reste à distance, « histoire que je sois seul sur la photo... en cas de flash », ironise Frédéric. Le creusement ne se fait jamais au droit d'une anomalie, mais sur le côté. Le démineur découvre alors un petit débris métallique sans danger. Depuis un mois, de nombreux témoignages de guerre ont été retrouvés ici : queues de cochon (supports pour barbelés typiques du conflit de 14-18), pelles, matériel militaire divers... « On sait qu'on se situe ici sur une ancienne position allemande. Les obus tirés que l'on retrouve sont tous français et il y avait un stock de munitions allemandes, », commente René Tauziet, qui est aussi féru d'histoire, comme tous dans l'équipe.

📷 Le démineur utilise un magnétomètre monosonde pour confirmer la présence de chacune des anomalies magnétiques localisées lors du diagnostic préalable.

13h00 Reprise de l'activité après la pause déjeuner, partagée avec l'ensemble de l'équipe. Pendant que les démineurs retournent sur le terrain, René Tauziet gère toute la partie administrative et la logistique du chantier. « L'administratif représente 80% de mon temps », estime-t-il. Son bureau est installé dans la base-vie, implantée hors de la zone d'effets de l'emprise des travaux, afin de recevoir des visiteurs sans interrompre l'activité de dépollution : livraison du gazole pour les engins de chantier et pour le groupe

📷 La terre provenant du merlon est égrenée à la pelle mécanique avant son transfert dans la benne. Le démineur à proximité contrôle visuellement la présence d'éventuels objets dans la terre.



© Gaël Kerbaol / INRS / 2020

détecteur de gaz portable, de gants et se positionnent toujours autour d'une cible en fonction du vent. « Nous n'intervenons jamais dans un contexte d'urgence, souligne Jean-Yves Montano, directeur adjoint des opérations à la division pyrotechnique de Suez Remédiation. Mais en présence d'une munition qui fuit, une chaîne d'urgence se mettra en place. Une équipe de la sécurité civile prendra en charge, dans le cadre de ses missions, l'intervention sur la munition chimique. » Hormis ces risques hors normes régis de façon extrêmement rigoureuse, « on rencontre les risques inhérents à tout chantier : mal de dos, entorses... avec un plan de prévention comme sur tout chantier », conclut René Tauziet. ■

Céline Ravallec